



MASSINISSA, Au Pays des Massylès

A Paraitre, du même auteur :

Massinissa, Les Mines d'Atalès. 2017

Massinissa, Le Siège de Kirthan. 2018

Massinissa, La République des Marchands. 2019

Massinissa, Un Roi sans terre. 2020

Massinissa, La Fortune de l'Audacieux. 2021

Massinissa, Le Songe d'Aylimas. 2021

MASSINISSA

\*

MASSINISSA, Au Pays des Massylès

# Au pays des Massylès

Roman

Denis Chetti

Copyright © 2017 - Chetti

Tous droits réservés.

ISBN : 9798450552729

## Repères chronologiques

- 543 Karthage part à la conquête de la Sicile.
- 500 Magon envahit la partie orientale du pays des Massylès. Karthage s'affranchit du paiement de sa dette locative annuelle.
- 480 Guerre de Sicile avec Hamilcar fils de Magon qui subit une défaite et la peste. Karthage paie tribut. Après la défaite d'Himère, la cité crée le Conseil des Cent Quatre.
- 427 Naissance d'Aristhoklès dit Platon.
- 415 Naissance d'Ylès.
- 395 Révolte Berbère contre l'action d'Himilcon.
- 390 Naissance de la confédération des tribus numides avec l'élection d'un Aguellid à sa tête.
- 387 Platon fonde son académie à Athènes.
- 380 Ylès revient en Numidie et devient le premier Aguellid des Numides par le système de l'agnat.
- 350 Naissance d'Aylimas 2. Les territoires berbères proches de Karthage subissent des invasions incessantes de Hanna. La Mésentente conduit les Numides à se séparer en deux : les royaumes Massaeylès et Massylès voient le jour.
- 330 Naissance de Masigrada.
- 320 Mort d'Ylès. Son fils Aylimas est élu Aguellid des Numides. Le codex d'Aylimas : transmission du pouvoir et code de la famille numide.
- 310 Agathoklès débarque en Afrique et combat Hanna et Bomilkart qui sont vaincus.
- 309 Aylimas fait alliance avec Agathoklès pour récupérer son territoire conquis par Karthage.
- 308 Les tribus berbères se rallient à Agathoklès. À Syracuse, Amilkart est vaincu et meurt.
- 305 Naissance de Madghis 1er fils d'Aylimas.
- 303 Naissance de Zelaslan, 2e fils d'Aylimas.
- 302 Trahi par les tribus berbères, Agathoklès évacue l'Afrique.
- 301 Les soldats d'Agathoklès se révoltent, tuent ses enfants et font alliance avec les Karthaginois.
- 298 Naissance d'Arman, chefs des tribus Wichawas.
- 293 Naissance de Markounda.

- 292 Naissance de Mastanabal, qui deviendra Suffète du Conseil Massylès des Anciens.
- 290 Naissance d'Abdmelkart Barak.
- 289 Mort d'Agathoklès.
- 285 Mort d'Aylimas — Madghis son fils ainé devient Aguellid des Massylès.
- 283 Naissance de Gaïa fils de Zelaslan.
- 279 Naissance d'Oulzasen 2eme fils de Zelaslan.
- 277 Naissance de Titrit.
- 269 Karthage impose une garnison à Messine où sévissait la piraterie des mercenaires d'Agathoklès.
- 268 Hiéron est proclamé Roi de Syracuse.
- 267 Rome achève la conquête de l'Italie.
- 264 1ere guerre punique. Les Numides sont engagés comme mercenaires par Karthage.
- 263 Hanna, commandant de la garnison de Messine fait rapidement évacuer la citadelle sous la pression des Mamertins.
- 262 Karthage condamne Hanna pour l'abandon de Messine et il sera crucifié. Rome introduit les combats de gladiateurs.
- 261 Rome unifie la péninsule italique.
- 260 Rome construit 100 quinquères et 20 trirèmes.
- 258 Naissance de Naar Baal, fils de Masigrada et de la karthaginoise Shamash Baal, sœur d'Abdmelkart.
- 257 Naissance de Maher Baal, frère de Naar Baal.
- 256 Regulus passe en Afrique. Révolte numide contre Karthage.
- 253 Astour Baal lance une attaque pour reprendre Panormos (Palerme), mais subit une défaite. Il est condamné par le tribunal des Cent Quatre à être crucifié à Karthage.
- 250 Le Sénat romain s'équipe d'une nouvelle flotte.
- 249 Karthage retrouve la maîtrise de la mer.
- 248 Mariage de Gaïa et Titrit.
- 247 Abdmelkart Barak prend le commandement des forces karthaginoises en Sicile — Naissance d'Hanni Baal, son 1er fils.

- 246 Naissance de Massiwa — 1ere fille de Gaïa.
- 245 Naissance de Fériel — 2e fille de Gaïa.
- 244 Mort de Madghis fils d'Aylimas 2 — Gaïa désigné Aguellid des Massylès par le Conseil des Anciens.
- 243 Hanna le grand guerrioie contre les Massylès pour agrandir les possessions africaines de Karthage.
- 242 Karthage sous le coup d'une invasion romaine s'empresse d'armer des navires de commerce.
- 241 Paix de Lutatius : fin de la 1ere guerre punique.
- 240 Révolte des mercenaires contre Karthage. Mathan prend la tête du soulèvement berbère aidé par le Campanien Spendius et le gaulois Autarite.
- 239 Naar Baal, neveu de l'Aguellid Gaïa rejoint le camp d'Abdmelkart.
- 238 Naissance de Massinissa









Je suis Massinissa fils de Gaïa, descendant d'Aylimas, unificateur de la Numidie et roi des tribus intérieures, maître des Gétules et Aguellid du peuple de la terre. Voici mes 53 jubilés et il me tarde de laisser mon témoignage avant de rejoindre ma place auprès de ceux qui m'ont déjà précédé sur la voie de Tamanart.

Je chevauche encore tous les matins sur le dos de Tamelka, ma jument grise, et ceci par tous les temps, mais j'ai entrepris de noter les instants de mon passé, tant qu'il me reste encore cette lueur de vie qui éclaire sereinement les recoins de ma mémoire. Ceux qui viendront après moi

auront la tâche ardue de consolider l'œuvre que j'ai accomplie avec succès et de garantir en même temps à mon peuple la paix que j'ai gagnée sur ceux que j'ai chassés de mes terres: l'envahisseur de l'Est et mon frère ennemi, allié aux forces de la mer intérieure.

Les victoires que j'ai obtenues sur mes adversaires seront contées dans ce manuscrit, afin de consigner mes actes terrestres pour l'éternité et donner une voie, un exemple à suivre à tous ceux qui me survivront, dans les temps à venir.

J'ai traversé bien des rivières en furie, bien des fleuves démontés par les crues, et des mers trop calmes pour être rassurantes, mais à chaque obstacle, j'ai vaincu les ténèbres grâce au pacte avec les anciens, scellé avec le sang de ma mère, la grande reine et prophétesse, Titrit l'aimée. Ils ont été mes guides pour ces longues années que j'ai régné sur des sujets libres, ainsi qu'une inspiration pour toutes les décisions importantes de ma vie. Qu'ils s'expriment par les voix intérieures ou par la bouche de la grande prêtresse, j'ai toujours été à l'écoute de leurs sages paroles. Le parcours de ma vie ainsi que ses chemins multiples ont été tracés par eux, sur Tamanart.

C'est de là que mon peuple est issu et c'est vers cette étoile d'origine que mon esprit retournera quand viendra le moment d'éteindre la flamme qui anime mon âme.

La nombreuse progéniture qui me survit est la preuve que j'ai tant aimé les femmes, sans retenue. J'ai autant donné que reçu d'elles, de l'affection, du plaisir et même de la passion. Cependant, celle qui a marqué mon cœur des profondes cicatrices que je porte encore, celle qui a ouvert le flot de sentiments qui couvaient mon adolescence, a rejoint

le territoire de la mémoire à l'aube de ma royauté. Elle s'est libérée de ce monde depuis mon accession au trône de mon père, mais je lui garde toujours une place de choix, prisonnière de ma passion intrépide, jusqu'au jour où nous nous retrouverons unis à nouveau par le serment éternel de l'amour. Alors nous nous libérerons à jamais de ce fardeau terrestre et nous régnerons ensemble sur l'Afrique céleste.

J'ai été comparé à une plume qui a incliné la balance de l'histoire du monde alors que deux grandes nations, Rome et Carthage, luttaient pour la maîtrise de la mer intérieure. J'ai fait le plus juste des choix et cela n'était pas le fait du hasard ou du destin. Lorsque je n'étais qu'un fugitif avec seulement cinq compagnons de lutte, blessé et traqué, personne n'aurait parié que je réussirais à reconquérir un royaume, celui de mes ancêtres, et annexer celui de mes ennemis. Personne ! À part Markounda, grande prêtresse de la montagne des sept cornes, ma grand-mère maternelle.

Voici donc l'histoire d'un peuple et d'un souverain qui l'a aimé en lui offrant une nation prospère et puissante. J'ai fédéré toutes les ethnies des hommes libres sous une seule et même tutelle à la manière d'un Aguellid éclairé. Loin d'être un despote, j'ai été pour eux un espoir. Nous avons traversé ainsi les murailles du temps et j'ai pu les mener vers la lumière d'un nouveau temps.

*Fait en l'an 804 du calendrier berbère.*



*Donne et tu recevras.  
Aristhoklès. -427/-347*

*Syracuse – Sicile : -396 : Le général Karthaginois Himilcon occupe Messine et assiège Syracuse. Mais la peste fait des ravages dans son camp au point où il ne pense qu'à s'enfuir. Il négocie le départ de ses troupes karthaginoises en laissant sur place les autres soldats, dont les Numides. Ylès le prince berbère est ainsi vendu comme esclave à Denys le Tyran, le souverain de Syracuse. Il y rencontre Aristhoklès, futur Platon, tous deux assignés aux travaux dans la bibliothèque de la cité.*

— Aristhoklès ! Explique-toi, ce sont bien les Grecs qui

nous qualifient de barbares et qui élèvent ainsi une barrière infranchissable entre eux et les autres peuples.

— Je te l'accorde, c'est un préjugé que nous avons du mal à vaincre dans notre esprit. J'avoue volontiers que lors de mes voyages à travers le monde, je me suis persuadé qu'il nous fallait bien recourir aux langues étrangères pour identifier les sources d'où nous avons puisé la nôtre.

— Tu insinues que les origines de ta langue te sont réellement inconnues ?

— Cela peut te paraître étrange en effet, mais nos anciens ont gardé cette part de mystère qui se mêle à la volonté obscure des dieux de l'Olympe ! Mais dis-moi, jeune numide, où donc as-tu appris à manier si habilement ma langue ?

— À Karthage, ainsi que tous les princes de mon peuple. Nous y passons une période de notre adolescence pour apprendre les mœurs et les coutumes puniques. Le grec y était enseigné et j'ai trouvé qu'il s'apprêtait parfaitement à la littérature et aux formes poétiques. C'est pour cette raison que je l'ai tout de suite préféré !

— C'est un fait que notre langue porte le témoignage d'une histoire antérieure qui a hérité du mélange de plusieurs dialectes, affirma le sage philosophe sans aucune facétie.

— Mon peuple échangeait autrefois avec les marchands phocéens, avant l'arrivée des Karthaginois sur notre sol. Même nos cousins cyrénaïques l'ont adopté comme deuxième langue !

— Je vois d'où te vient cette grande aisance, au-delà des

échanges commerciaux avec les miens, même s'ils furent éphémères à cause des guerres qui les opposèrent aux Karthaginois, reconnut humblement Aristhoklès, en replongeant son attention sur une copie d'un manuscrit, écrit des mains de Pythagore.

— Ton peuple a toujours été distant avec le mien, se contentant de faire des affaires. C'est bien ce qui profita aux Phéniciens plus doués en termes relationnels et en partage des richesses ! releva adroitement Ylès.

— Celui qui aime partager verra dans le regard de celui qui reçoit les signes de la gratitude, reprit Aristhoklès en adoptant un ton professoral, trop cérémonieux pour le jeune guerrier numide, qui en fut dans un premier temps perplexe, puis détaché. Cependant, il se donna un moment de réflexion avant de répliquer à son compagnon, car il sentait une panique s'emparer à nouveau de son cerveau.

— Encore faut-il posséder quelque chose à offrir en partage, Aristhoklès ! lança-t-il en essayant d'adopter maladroitement un air paisible devant la grande sérénité du philosophe.

— Mais, nous avons tous quelque chose en nous à partager, quel que soit ce que l'on possède, car notre bonheur en dépend.

Ylès fixa longuement son compagnon de bibliothèque et releva ses épaules.

— À part ma condition d'esclave, je n'ai rien à offrir, ni à toi ni aux autres, homme de sagesse, je ne te comprends pas ! lui répondit-il en levant les mains vers le ciel, en signe de soumission.

— Tu ne comprends pas parce que tu as dans l'esprit des choses matérielles, celles qui donnent l'impression éphémère aux hommes de posséder et d'en tirer un bonheur furtif !

— Et dis moi, ton ami, notre geôlier, Denys le tyran, partage-t-il ton avis ? Réussiras-tu à le convaincre de partager sa liberté avec la nôtre ?

— Hélas non, tu le sais bien, Ylès le Numide. À présent, je n'ai ni son oreille, ni son estime.

— Les calomnies de tes ennemis ont atteint leur but, celui de mettre de l'ombrage dans votre relation, et te voilà dans le même état d'esclave que le mien !

Aristhoklès se leva avec peine et fit face à Ylès. Il trouva un appui sur une des colonnes de cette grande pièce et laissa un moment ses yeux parcourir le document qu'il serrait entre ses doigts. Il parut rêveur.

— C'était pourtant un bon disciple. Il appréciait véritablement ma philosophie, avant que Cratistole et Polyxène ne lui rapportent intentionnellement des mensonges à mon sujet !

— Tu penses que ce sont eux les véritables auteurs de ton esclavage ?

— C'est une loi de la nature que la sagesse et la puissance soient toutes deux réunies, elles se cherchent, se poursuivent et finissent par se rencontrer. C'est du reste, ce que j'ai enseigné au roi et à sa cour.

— Les autres esclaves disent que tu aurais tenu des propos injurieux à son encontre, lors des Jeux olympiques.



Est-ce là ton véritable délit aux yeux du tyran ?

Aristhoklès poussa un long soupir et s'arrêta même de respirer un court instant. L'air de la bibliothèque sembla insupportable tout d'un coup. Il fixa son jeune compagnon dans les yeux avant de répondre avec circonspection.

— Celui qui rapporta ces propos avait sans doute l'oreille plus fine que la mienne, car si j'étais bien présent, je n'ai rien entendu de tel, qui méritait cette déchéance.

Ylès aurait pu en rester là, cependant, la soif de savoir du jeune numide semblait ne pas avoir de limites au point où mille questions lui brûlaient les lèvres. Une seule sortait à la fois, par la bouche, laissant les autres frustrées dans sa tête.

— Ne faisait-il pas partie de ton cercle d'amitié auprès du Tyran, ce rapporteur bien intentionné ?

— L'homme bien né fait des efforts constants pour laisser à la postérité une réputation sans tache.

Aristhoklès se tut après cette réflexion qui méritait sans doute une méditation plus poussée. Mais l'impatience du jeune numide l'emporta sur le reste.

— Ton esprit semble soudainement préoccupé. Voudrais-tu que je te laisse à tes cogitations ? suggéra Ylès, se rendant compte de la gêne occasionnée.

Il fit mine de partir, mais le philosophe le retint délicatement par le bras.

— Non ! Attends. Pardonne-moi si je te parais distant, c'est que je viens de trouver une réponse à une de mes questions obsédantes. Tiens, regarde par toi-même, lis donc !

Aristhoklès tendit le manuscrit au jeune numide qui le prit et commença à le lire, aussi aisément qu'il lisait sa propre écriture, le Tifinagh.

— Non, pas en haut ! Ici, indiqua-t-il du doigt. Lis donc !

— « Car tout homme qui se persuade que les maux lui viennent d'une cause étrangère et sur laquelle il n'a aucun pouvoir oublie sa liberté ou ne sait pas quoi en faire ».

— C'est cela même, Ylès, nous y voilà !

— C'est cela même quoi, Aristhoklès ?

Ylès n'obtint aucune réponse. Au plus profond de la pièce, les lueurs des lampes suspendues éclairaient paisiblement une grande partie de la bibliothèque. Ylès ne quitta pas des yeux son compagnon de peine, cherchant des signes d'intérêt dans les moindres réponses du Grec et essayant de réfléchir intensément aux phrases et à leur sens, avant de parler.

— Mais comment donc en es-tu arrivé là, un homme instruit et bien né comme toi ? Ta condition force davantage la vénération que le désir de l'enfermer !

— À Athènes, je m'ennuyais parmi les miens. Le régime démocratique qui y régnait ne convenait pas à mes projets personnels. Ne pouvant pas supporter en silence les effusions de mes semblables sur l'Agora, il me fallait changer d'air et réfléchir à d'autres régimes politiques.

— C'est en Sicile que tu penses avoir trouvé les institutions idéales pour soulager ta quête de justice sociale ?

— Hélas, j'ai cru qu'un philosophe de ma réputation

pouvait changer les choses et mener à bien la rupture nécessaire avec l'ancienne tyrannie.

— Tu as péché peut-être par amour propre en voulant apporter un soulagement à ceux qui ne le souhaitaient pas encore ?

— Au début sans doute, par naïveté ! Denys disait aimer la philosophie et être même en admiration devant les disciples de Socrate. Je me suis laissé abuser par tant de gratitude avant de me rendre compte de son manque de vertu.

— Tu étais donc dans l'erreur dès le début, et pourtant tu as persévéré dans la même voie ?

— Oui, je le crains, perspicace Numide ! Et de surcroît, comme je ne sais pas cacher mes sentiments, Denys a tout de suite vu le changement dans mon attitude et ma déception quand je me suis rendu compte de la réalité que j'aurais à affronter et que je ne pouvais plus supporter.

— Le ton est-il monté entre vous ?

Aristhoklès quitta son appui un instant, faisant mine de vouloir marcher un peu, puis se ravisa et retrouva la colonne de marbre pour réconforter son dos.

— J'ai surtout tenté d'expliquer à ma façon que les tyrans ne sont rien moins que courageux et que la vie des justes est bien plus heureuse.

— Et je t'approuve pleinement. Cependant, Denys le Tyran a mal pris cette réflexion ?

— Par toute la triade de l'Olympe ! Il était au comble de la colère et me demanda au reste ce que j'étais venu faire

chez lui !

— J'aurais sûrement posé la même question. Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Ce que je pensais, bien entendu. Que j'étais venu sur l'île pour y chercher un homme de bien !

— Et puis ?

— Eh bien, que je cherchais toujours !

Aristhoklès prit une attitude de défi pour montrer sa détermination. Ylès était stupéfait de la franchise qui émanait de cet homme plein de sagesse. Il se dégageait de son être une puissante conviction et une profonde sérénité à la fois.

— C'est ta sincérité qui t'a conduit ici et c'est toujours ta sincérité qui t'en fera partir, préconisa-t-il.

— C'est à mon tour de ne pas saisir tes propos, répondit Aristhoklès, intrigué.

— Mille pardons, je ne voulais pas t'interrompre, je t'écoute, sage philosophe, poursuis donc ton récit à propos du Tyran.

— Alors que mon discours plut à l'assistance qui l'accueillit avec admiration, Denys jugea qu'il était dirigé contre lui et ne supportant pas mes paroles, il me condamna à être enfermé dans cette bibliothèque.

— Il est encore temps de lui démontrer la beauté de ton âme. Peut-être modérera-t-il son jugement après un autre discours, disons le, plus édulcoré ?

— Je suis venu en Sicile avec une renommée de

philosophe qui me précédait, c'est à Syracuse qu'elle buta sur le manque de confiance de la part d'un souverain qui n'a pas su ouvrir son esprit à mes enseignements. Je ne changerais pas de discours !

— C'est un souverain qui a été déçu, car tes enseignements ne lui apportaient pas la puissance qu'il en escomptait ?

— Cet homme cherchait à obtenir auprès de son peuple une réputation de philosophe qu'il ambitionnait par-dessus tout et je l'ai aidé honorablement dans ce dessein.

— Mais alors, comment expliquer son comportement et son attitude si odieuse avec toi, par la suite ?

Quittant l'appui de la colonne, Aristhoklès se donna le temps de réfléchir et poussa un autre soupir de désespoir. Il lui fallut un long moment de méditation avant de répondre au prince infortuné.

— Je reconnais qu'il n'est pas donné à tout le monde de comprendre ce que je dis et de l'assimiler pour éveiller sa conscience !

— Nous sommes donc forcés au travail dans cette bibliothèque à cause d'une incompréhension ?

— Pour ce qui me concerne, tu as dit vrai. Pour ton cas, c'est différent. Tu es venu sur cette île en quête de gloire, il me semble ?

— Qu'importe ce qui m'a amené ici ! Désormais, mon sort est lié au tien, puisque nous partageons ce destin qui fait de nous des hommes sans liberté, des frères dans l'exil.

Aristhoklès dévisagea son compagnon et constata une

sincérité de propos qui le toucha profondément. Quelque chose, qui lui rappelait son maître Socrate, résidait dans cet esprit rebelle qui tentait de se frayer un chemin vers le savoir en posant des questions en rafales.

— Je n'ai encore rien connu de tel, avoua-t-il honnêtement en se détournant pour ne pas dévoiler ostensiblement à cet attachant jeune homme l'émotion qu'il provoquait dans le cœur d'un sage, censé être détaché de toute affectivité.

— Et puis, reprit Ylès, je suis épris de tes belles idées, qui ne me sont pas étrangères ! Je voudrais en savoir plus. Sans être impudent, je sens mon âme changer de rivage quand je t'écoute parler !

Aristhoklès poussa à nouveau un profond soupir de désenchantement.

— Cet enseignement, il faudra le méditer souvent, l'étudier sans cesse, il ne se purifie qu'après de longues années d'études. En es-tu capable, fils de la terre ?

— Oui ! Je le crois.

Ylès se remit à faire les cent pas à travers les larges allées à colonnades de la bibliothèque du tyran de Syracuse. Il essaya de passer au crible la somme de ses propres connaissances, celles déjà acquises et celles qu'il aurait pu acquérir en homme libre. De cette manière, il se retrouva face à face avec ses contradictions et jugea ainsi que ses limites n'étaient pas encore atteintes et qu'il lui fallait de toute façon reconnaître dans un premier temps sa propre ignorance. Il revint immédiatement à la charge, en rattrapant son compagnon par le coude, avec une extrême délicatesse.

Aristhoklès, en quête d'un manuscrit sur une des étagères du rayon en bois, arrêta sa recherche et se retourna.

— Promets-moi de lui parler différemment, dès que tu peux, tout de même. S'il est doté d'un bon jugement, il se rendra bientôt compte de son erreur !

— De qui parles-tu ? demanda le distrait philosophe.

— Mais de notre gardien, le tyran de l'île, de qui voudrais-tu que je te parle, voyons !

— Ah bon, et après ?

— Comment ça et après ! Après ! Nous serons peut-être libres, par tous les dieux du ciel. Promets-moi de le faire et je te suivrai pour apprendre de toi cette magnifique quête de la vérité !

— Ylès, mon ami ! Même la notion de liberté est aléatoire, qu'en ferais-tu si tu l'avais maintenant, admonesta Aristhoklès en reprenant l'analyse de son étagère et des manuscrits entreposés en vrac sans réel rangement.

Il laissa là Ylès à ses réflexions.

— Je ne sais pas au juste, balbutia-t-il maladroitement. Par contre, ce que je sais avec certitude, c'est que je suis né libre ! Aristhoklès, libre ! Et je ne supporterai pas longtemps d'être privé de ce droit. Après cela, j'userai de cette condition comme bon me semble !

Aristhoklès se retourna à nouveau pour fixer cette fois son compagnon de bibliothèque dans les yeux.

— Même si cela t'empêchait de te rendre utile sur cette terre ?

— Libre, je trouverai bien quelques utilités qui occuperont mon esprit, ne t'inquiète pas pour ça, j'ai bien des ressources pour servir les autres et me servir en même temps !

— Et elles te permettraient d'être heureux en retour d'un remerciement, d'une gratitude, insista Aristhoklès.

— Sans doute, je ne me suis encore jamais soucié du retour de mes actions. Je compte sur toi justement pour m'aider à trouver ce qu'il y a d'enfoui profondément en moi et qui ne demande qu'à s'épanouir.

— Alors, tu as sans doute raison. C'est peut-être l'occasion que cela change, maintenant que nous avons largement le temps de nous interroger sur ce qui est invisible et le faire apparaître au vu de notre condition !

— C'est cette condition d'esclave qui me pèse Aristhoklès, répondit Ylès avec un soupir qui en disait long sur ses rêves interrompus de gloire et de trophées.

— Jeune guerrier numide ! Garde toi de perdre patience et ne te laisse pas dégoûter par le mauvais succès que tu as subi à ce jour. Qui sait de quoi demain sera-t-il fait ?

— Ça ne sera pas la fin du monde en tout cas. À tes côtés, j'apprends à chaque instant et cela soulage cette amertume que tu sembles apercevoir dans ce regard dépité !

— En effet ! Je constate que tu ouvres ton esprit sans peine à tout ce que je dis ! Et je te crois sincère, mon ami. Soit ! J'accepte ton offre comme un contrat moral qui nous oblige l'un à l'autre.

Ils s'empoignèrent les bras et restèrent un moment à se fixer



dans les yeux pour sonder dans leur regard réciproque la sincérité de leur promesse. Ils furent interrompus par un esclave qui apportait le panier contenant le repas qu'ils prenaient habituellement, quand le temps le permettait, dans le jardin intérieur, loin du brouhaha de la rue.

— Vois, comme le temps passe vite à tes côtes, jeune numide ! Il est l'heure de remplir l'estomac !

— Ma soif est telle que toute l'eau qui nous entoure ne pourrait assouvir la sécheresse de mon âme, Aristhoklès !

Ils prirent le panier et partagèrent son contenu avec les autres esclaves qui travaillaient avec eux à la bibliothèque. Ensuite, ils sortirent ensemble de cette grande pièce qui sentait le parchemin pour prendre leur déjeuner à l'ombre des oliviers. Ils s'assirent sur le rebord du bassin et examinèrent, sans surprise, le contenu de leur maigre repas.

— Nous travaillerons tous les deux à supporter ces chaînes invisibles et je t'enseignerai ce que je sais. Ma vanité a été de croire que je pouvais influencer les grands de ce monde et tu viens de me démontrer le contraire.

— J'en suis honoré. De mon côté je veillerai à ce que ce feu qui me consume devienne une source de lumière qui éclairera désormais la voie de ma nouvelle vie.

Ils échangèrent des sourires et partirent d'un grand éclat de rire, exprimant un bonheur relatif au milieu des tourmentes que leur réservait leur destin.

— Mais pour cela, tu devras me donner quelque chose en échange, sollicita Aristhoklès.

Surpris, Ylès cessa de rire. Il faillit même avaler de travers.

Il toussota nerveusement, ne sachant plus sortir les sons de sa bouche. Ses yeux interrogèrent le Grec qui se contentait de planter ses dents blanches dans son pain, avec un calme absolu et imperturbable. Ce dernier dévisagea son jeune compagnon avec raillerie en esquissant un sourire.

— Oh ! Rassure-toi, il ne s'agit pas d'argent, ni d'un marché immoral, si c'est ce que tu craignais !

— Alors de quoi s'agit-il ? articula Ylès, à moitié rassuré, mais toujours sous l'effet de la surprise.

— Je veux connaître ton peuple, mes connaissances sont réduites à son sujet. Le ferais-tu ?

— Tout dépend pour quel usage, avertit le jeune numide.

— Satisfaire ma curiosité et mieux comprendre les hommes aussi différents soient-ils à travers les vastes contrées de ce monde. Je voudrais tant trouver des remèdes aux maux qui les minent. Telle est ma quête.

— Dans ce cas, je te parlerai de ce savoir que nos ancêtres s'interdisent de transcrire et je te transmettrai volontiers les connaissances de mon peuple, pour que mon rêve ne périclite pas sur cette île et qu'il survive à l'encerclement des flots qui nous entourent.

— Je t'en serai reconnaissant mon jeune ami car c'est dans l'échange que nous élevons nos âmes hors de la mêlée ordinaire.

L'heure de la pause du déjeuner étant terminée, ils se décidèrent à retourner à l'intérieur de la bibliothèque pour reprendre chacun sa tâche. L'un se chargeait de classer et de

ranger par thèmes, les milliers de documents, de manuscrits et de tablettes en bois ou en métal que comptaient les rayons de l'édifice, l'autre de nettoyer, ranger et aider le philosophe dans son travail de classification.

En temps normal, la bibliothèque semblait vide, telle une basilique où l'on pouvait confier son âme à l'oreille des anciens auteurs. Cette bâtisse avait été édifiée par Denys premier sur les lieux d'une habitation privée qui occupait une position privilégiée au cœur de Syracuse donnant sur l'agora et le centre économique de la cité par la rue aux colonnades.

Son aspect extérieur était monumental avec sa façade richement décorée de dessins originaux, disposés symétriquement pour attirer le regard des passants. De grandes baies, fermées par des grilles en fer forgé permettaient d'accéder à la salle, où s'activaient scribes et esclaves, sous la charge et l'œil vigilant du philosophe grec, véritable patron des lieux.

— Je suis venu sur l'Ile en quête de fortune et de gloire, j'en partirai en quête de savoir, qui l'eût cru ? dit le guerrier numide.

— Sages ou guerriers, nous sommes tous des hommes mus par des appétits qui nous donnent à croire en l'espoir du lendemain !

— Je n'ai jamais perdu d'espoir, mais de patience oui. Je sais que j'ai toute ma vie pour accomplir mes projets. Quels sont les tiens, à propos ?

Décidément, ce jeune homme plein de fougue avait une façon bien particulière de désarçonner son interlocuteur avec

amabilité. Amusé par tant d'impétuosité, Aristhoklès mit cela sur le compte de leur différence culturelle pour expliquer cette franchise naturelle à laquelle il n'était plus habitué. Il prit néanmoins une grande respiration et expira tout l'air de ses poumons comme pour en extirper toutes les vicissitudes qu'ils pouvaient contenir.

— Je vais te répondre, jeune Numide. Actuellement, j'en ai deux qui me préoccupent l'esprit et animent constamment mes réflexions. C'est d'ailleurs dans ce but que j'ai entrepris ce voyage hors de ma patrie pour finalement me retrouver en Sicile, après avoir séjourné à Alexandrie et en Cyrénaïque !

Les yeux du philosophe s'animent d'une lueur de vie et Ylès crut y déceler une passion dont l'aspiration était bien plus physiologique qu'intellectuelle.

— Les femmes ?

— Eh non, Ylès, tu te trompes. Pas les femmes ! Il s'agit de projets plus grands que l'union de la chair et la recherche de plaisirs éphémères.

— Je ne pensais pas au plaisir uniquement, mais au mariage qui permet de consolider le clan et les enfants qui en sont issus, renforçant le lien entre les membres de la tribu.

Le philosophe secoua sa tête de gauche à droite en signe de réprobation.

— Aurais-tu une femme qui t'attend quelque part, Aristhoklès ?

— Ce que tu décris est un luxe que je ne peux me permettre. Je ne veux me consacrer qu'à mon œuvre !

— Désolé, j'avais cru un moment que nous partagions

le même intérêt. Alors, quelle est donc cette œuvre ?

— Je dois comprendre la manière dont l'univers est gouverné pour ériger des lois justes qui permettront de gouverner les hommes d'une manière plus équitable. Me comprends-tu ?

— Cela est un peu trop compliqué pour moi, c'est un éternel sujet qui me semble impossible à résoudre.

— Si le monde dans lequel tu vis semble satisfaire tes besoins et apporter une contribution à ton bonheur, je comprends ton manque d'intérêt pour cette question.

— Ce n'est pas le cas pour le moment, mais d'où je viens, nous sommes heureux, car notre vie est en harmonie avec la nature. Nous sommes proches de la terre, nous aimons nos chevaux, nos femmes et nos enfants.

— Mais rien ne nous empêche d'imaginer la plus heureuse des sociétés dans laquelle il serait agréable de vivre, non ?

— Moi, j'ai appris depuis mon jeune âge à me contenter de ce que j'ai. Le superflu ne me tente pas ! certifia Ylès avec une nuance nostalgique dans ses propos.

— Et quelle est cette tentation qui t'a fait venir sur cette île, alors ?

— Mesurer mon courage au-delà des mers, c'est assez, non ?

— Ainsi donc, tu t'accommodes bien de ta condition d'esclave, qui est le revers de la même médaille ?

— Ah non ! Tout sauf ma liberté ! J'ai du mal à

concevoir un monde où les hommes sont privés de leur liberté !

— Tu considères donc cette liberté comme une forme de justice ?

— C'est exactement ça, Aristhoklès !

— Eh bien, sache que l'on est heureux lorsque l'on devient juste, quand même on n'aurait rien à espérer de la part des dieux, et qu'on aurait tout à craindre de la part des hommes.

— En Numidie, nous vivons déjà selon ce critère de justice et c'est pour cela que les hommes y sont libres !

— Mais d'après les informations que j'ai consignées dans mes notes de voyages, je crois savoir que vos peuples sont gouvernés par des rois, je me trompe ?

— Des Aguellid, oui, mais ces derniers sont élus ! Leur fonction n'est pas exercée à vie, même si certains gardent la charge jusqu'à leur mort. Ils ont besoin d'obtenir une confiance renouvelée tous les sept ans par les autres chefs de tribus.

— Qu'importe ! C'est un guerrier à la tête de sa tribu qui est donc amené à gouverner davantage avec son instinct que son intuition ou son intelligence !

— Sans doute, mais le Conseil des Anciens lui assure son soutien quand il le mérite, sinon il perd leur confiance et peut même être déchu en cours d'exercice !

— Et cela est déjà arrivé, à ta connaissance ?

— Laisse-moi réfléchir, un instant, marmonna Ylès.

Non, je crois que tu as raison. Cela ne s'est jamais produit selon ce que je sais.

— Soit ! Imaginons maintenant un pouvoir qui ne soit ni une monarchie, ni une démocratie, exercé par une seule ou plusieurs personnes qui auraient pour mission d'assurer le bonheur de leur peuple au moyen de la vertu ! Les citoyens seraient répartis en trois classes. Les mercenaires, qui obéiraient aux ordres, les guerriers ou les gardiens de l'État qui assureraient l'ordre et la tranquillité et enfin les magistrats ou les sages.

— Mais ce rêve existe déjà, Aristhoklès ! s'exclama Ylès le Numide.

— Fais tu aussi ce même rêve, toi le guerrier ?

— Mais non, pas en rêve ! Mon peuple est ainsi géré, ou presque.

— J'aimerais bien que tu m'en dises davantage !

— Alors, assieds-toi ! Je vais te le dire.

Ils se trouvèrent un endroit où s'asseoir, entre des piles de manuscrits et des coffres remplis de parchemins.

— Je t'écoute ! Ylès le barbare. Profitons du temps qui nous est offert par notre tyran pour me faire découvrir l'histoire de ton peuple.

Et Ylès confia à son compagnon de bibliothèque l'histoire de sa tribu. Il lui confia les lois et les coutumes qui géraient les peuples de Numidie et précisément celles de la tribu des Massylès, tribu à laquelle il appartenait.

C'était il y a presque deux mille ans, quand le désert avait

entamé sa lente et irrémédiable avancée vers le Nord, s'étendant sur l'Afrique septentrionale. Le désert isola ainsi les populations qui habitaient les plaines et les montagnes du Nord-Ouest et les contraignit à une vie sociale et culturelle très rudimentaire autour du principe tribal.

— Ceux que tes ancêtres appelaient alors les Libyens vivaient en communautés restreintes, tirant leur subsistance de l'élevage de bétail, de la chasse aux animaux sauvages et de l'agriculture. Mes ancêtres les Numides vivaient alors regroupés en tribus et très tôt, ils établirent des alliances pour éviter les conflits entre les tribus d'éleveurs soumis à la transhumance des troupeaux à la recherche de pâturages et les tribus d'agriculteurs qui cherchaient avant tout à protéger leurs champs de cultures.

— Vous n'avez pas été longtemps isolés du monde, releva Aristhoklès.

— Il y a plusieurs siècles de cela, des navigateurs abordèrent nos côtes. D'abord, les Phocéens vinrent de Massalia avec qui les relations avaient été toujours tendues à cause de leur attitude hautaine et méprisante. Puis, arrivèrent de Tyr, des marchands phéniciens sur leur route maritime vers l'Espagne. Ils commencèrent rapidement à entreprendre des relations commerciales avec nos tribus, celles qui vivaient sur le littoral. C'est tout naturellement qu'ils établirent des comptoirs tout le long de la côte, où ils pouvaient à la fois faire reposer leurs rameurs de la navigation de jour et entreposer leurs marchandises dans des bâtiments sécurisés qu'ils firent garder jour et nuit.

— À cause des razzias des tribus, supposa Aristhoklès.

— C'est ainsi que commença l'histoire des colonies



phéniciennes, installées dans des ports et choisies de manière à rendre facile un système de défense contre toutes sortes d'agressions, par la mer ou par la terre, que les marchands considéraient comme un territoire hostile.

— Les Phéniciens ont donc choisi de rester sur la côte ?

— Oui ! Ils exploitèrent le murex, seule ressource qui les intéressait en Afrique du Nord pour en extraire la pourpre à partir de ce coquillage. Pour nos ancêtres, ces petits établissements que représentaient les comptoirs devenaient au fur et à mesure des lieux de rencontre et d'échange leur permettant d'écouler leurs produits du terroir et d'y trouver un intérêt tant économique que culturel. Les Phéniciens s'avérèrent d'excellents marchands et ne tardèrent pas à commercer normalement avec notre peuple grâce à un système de communication que nous avons assimilé très rapidement jusqu'à adapter notre écriture à la leur.

— C'est ce que mes compatriotes, venus avant eux, n'avaient pas osé mettre en place selon toi ?

— Tes compatriotes grecs nous qualifièrent de barbares, indignes de leur culture. Les Phéniciens ne dédaignèrent jamais notre condition pour traiter et faire de bonnes affaires avec notre peuple.

— Dis moi comment est organisée la société numide ?

— Notre peuple est constitué d'une confédération de communautés qui donnent le premier rôle à la famille et aux clans. Ce sont eux qui assurent la continuité de nos générations et la solidité de nos tribus. Au fur et à mesure que nous nous sommes sédentarisés, nos populations ont

accumulé des richesses qu'elles se devaient de protéger contre les menaces extérieures et le vandalisme intérieur.

— C'est comme ça que vous avez formé des soldats pour vous défendre et un chef pour les mener au combat ?

— Oui, en effet, Aristhoklès. Nos villages et nos cités se sont fortifiés pour regrouper en leur sein des tribus entières, bien avant l'arrivée des Karthaginois sur notre continent. Il apparut indispensable d'élire un chef pour assurer la cohésion intertribale et pour nous guider de sa lumière et de sa force.

En Numidie, le pouvoir de l'Aguellid n'était pas absolu, car il lui fallait compter sur le soutien des anciens qui dirigeaient une assemblée consultative et sur celui des prêtresses qui assuraient le lien spirituel entre ce monde et celui des morts qui continuaient à éclairer les Numides vivants par leurs bouches. Leur culte assurait la solidité de la nation pour l'éternité. Notre société est bâtie sur le modèle patriarcal. C'est l'homme qui est le chef de la famille, accompagné de ses épouses et de ses enfants.

— Plusieurs épouses, donc, releva Aristhoklès, sans émotion.

— Oui, c'est un choix et non une obligation, homme sage ! Les chefs de tribus et les Aguellid peuvent en plus de leurs épouses, prendre des concubines. Les fréquentes guerres font que les maris arrivent à manquer. Ainsi les femmes trouvent toujours une protection et un foyer pour accomplir leur rôle.

— Et qu'en est-il des célibataires ?

— Ils sont mal vus ! Nous nous marions très jeunes

pour combler notre nation d'enfants. Chez nous, la parenté se transmet par le mâle et au sens large, la famille s'étend à tous les descendants mâles d'un ancêtre commun, épouses comprises.

— Une transmission agnatique, donc !

— C'es exact ! Cette parenté de sang est renforcée dans la vie commune grâce à une soumission incontestable de nous tous, au membre le plus âgé de la famille.

— Mais qui représente l'autorité familiale, en fin de compte ?

— Elle peut être représentée par le père, tant qu'il est vivant et lucide ou l'aîné de ses fils et ainsi de suite. Comme je te l'ai déjà dit, c'est par solidarité, mais aussi pour se défendre des attaques extérieures que nos ancêtres construisirent des fortifications autour de nos villages et qu'ils nommèrent des chefs pour les commander.

— Comment est régi ton royaume ?

— Au niveau le plus haut se trouve l'Aguellid appuyé par l'assemblée des délégués des tribus, dans laquelle les décisions les plus importantes sont prises en commun, d'une manière démocratique. L'assemblée des anciens se réunit pour étudier le codex, un document qui renferme les lois ancestrales de la tribu et qui est édicté au fur et à mesure des situations rencontrées. Le Conseil des Anciens nomme un suffète pour veiller à l'exécution des lois et des décisions collégiales. L'intérêt général prime sur celui du particulier et il en est ainsi à toutes les échelles de la société numide, de la famille jusqu'à la tribu entière.

— Ce que j'en déduis, c'est que vos tribus sont réunies

au sein de confédérations, qui elles-mêmes sont dirigées par un chef qui siège à l'assemblée des délégués des tribus ! résuma Aristhoklès.

— Tu as bien compris !

— C'est donc parmi les délégués à cette assemblée que votre chef est élu ?

— Voilà ! L'Aguellid est le chef des chefs. Les confédérations des tribus sont soumises à leurs chefs respectifs qui eux même doivent respecter l'autorité de celui qu'ils élisent tous les sept ans au titre d'Aguellid.

— Il est bien beau ton royaume ! Les lois qui y règnent semblent inspirées d'une justice qui aurait pour but de garantir à chacun sa liberté.

— Tu n'a pas l'air d'être convaincu du fondement juste de ce système, je me trompe, Aristhoklès ?

— Tu ne te trompes pas ! En effet. Vos lois sont entretenues par des forces qui échappent à toute logique et à tout contrôle. Il n'y a aucune forme d'intelligence dans cet état de fait que personne d'ailleurs n'ose remettre en question sous peine d'être marginalisé, je suppose !

— Que veux-tu dire homme de sagesse ? Je t'écouterais volontiers si tu avais quelque chose de mieux à proposer pour canaliser les ambitions et les côtés obscurs des hommes !

— J'y travaille, jeune ami ! J'y travaille ! Cette justice apparente ne t'a pas empêché de quitter ton royaume pour tenter une autre expérience ou vivre des aventures autres que celles que t'offre ton pays, non ?

— Les choses changent aussi dans mon pays ! Et pour certaines, elles changent très vite, à mon goût.

— Ce sont les hommes qui changent, Ylès ! Pas les choses, comme tu le penses.

— Qu'importe ! Tu as peut-être raison. Depuis la colonisation karthaginoise, les hommes ne sont plus les mêmes chez moi. Je te décrivais tantôt un monde qui est en train de disparaître ! Même s'il y a encore des résistances au sein des Numides, beaucoup d'entre nous vivent au quotidien les effets néfastes de la tentation mercantile.

— Tu dis qu'il y a des résistances dans ton pays. En serais-tu acteur ?

— Je pense en faire partie, oui ! Pour l'instant je ne fais que le constater tristement. Pour quitter mon royaume, je n'avais pas non plus tellement le choix, je l'avoue ! Et toi, connais-tu les raisons réelles qui t'ont poussé à quitter ta patrie ?

Aristhoklès fut surpris par cette question. Une carrière politique sans issue, une recherche philosophique qui le mena à Socrate dont il fut le disciple durant huit années de sa vie, voilà ce qui lui vint en tête dans l'immédiat.

— Tu ne réponds pas ? Deviendrais-tu soudainement pensif pour éluder ma question ?

— Non, Ylès. Cette question précisément, personne ne me l'a posée auparavant et j'ai besoin de réunir mes pensées les plus intimes pour y répondre avec clarté et surtout avec honnêteté.

C'était bien la mort de son maître Socrate qui l'avait poussé

à quitter Athènes. Mais avait-il eu le temps suffisant pour implanter dans son esprit l'amour de la sagesse et la recherche de la vérité ? C'était bien cela qui l'avait mené à réorienter sa vie à la recherche du bien et de la justice et à hisser son esprit au-dessus de la simplicité.

L'autre question importante, à laquelle il avait été confronté, était celle de l'existence de Dieu. Avec son maître Socrate, inspirés des travaux de Pythagore, ils essayèrent d'aborder les notions de l'univers et de la vie afin de savoir s'ils étaient simplement dus au jeu du hasard des forces incontrôlables ou bien s'ils étaient au contraire, mus par un grand maître qui serait derrière tout ça. Aristhoklès avait bien évidemment trouvé quelques réponses pour calmer son besoin de connaissance, mais elles étaient toutes personnelles, introspectives, issues d'une expérience intérieure, empêchant d'en tirer des enseignements dogmatiques.

— Je retournerai dans ma patrie et j'enseignerai aux hommes l'art de se rendre meilleur. C'est une école qui aura pour but de former des jeunes à un avenir politique, car je pense que lorsque la philosophie gouvernera le monde, il en sera meilleur et moins injuste, moins brutal, conclut Aristhoklès avec une affabilité et une bonne foi certaines et assumées.

— Alors, tu penses réellement que le monde serait plus juste s'il était gouverné par des philosophes ? reprit Ylès peu convaincu par les propos de son compagnon.

— Oui ! Pourvu que ce soit pour le Bien.

— Reste à convaincre notre geôlier, et ceci n'est pas gagné, fit tristement Ylès, accompagnant sa grimace d'un

geste de la main pour marquer un profond scepticisme.

*Si la chance veut venir à toi, tu la conduiras avec un cheveu,  
mais si la chance veut partir, elle rompra une chaîne.  
Aylimas2 -365/-285*

*Karthage – Le Sénat en séance plénière. Les suffètes sont réunis pour débattre de l'intérêt à faire la guerre à Rome. Deux clans s'opposent, celui favorable aux hostilités et celui favorable aux affaires.*

— Le traité que nous avons signé avec les Perses nous engage à attaquer les possessions grecques de la Sicile ! rappelle fermement le suffète Magon du haut de son perchoir.

— Ce traité est-il toujours d'actualité ? interrogea Malchus.

— Bien sûr que oui, rétorqua Magon avec plus de fermeté. Nous sommes liés par serment envers le roi Xerxès de coordonner notre action contre les Grecs. La validité du traité court toujours.

— Mais en quoi sommes-nous concernés par ce qui se passe au-delà de notre juridiction ? N'avons-nous pas assez à faire avec la Sicile ?

— Il y a déjà trois ans, rappelle Magon, Xerxès, le roi

des Perses nous a fait parvenir une demande de traité d'alliance. Il était fermement résolu à attaquer les Grecs pour les soumettre à son empire. Il nous exhorte à présent de respecter les termes de notre alliance et de mener des attaques sur les cités grecques de Sicile pour coordonner nos actions.

— Pourquoi nous rappeler aujourd'hui à cet ancien traité ?

— Il est prêt à attaquer la Grèce.

— Et qu'avons-nous à y gagner ?

— La situation sur l'île vient de changer. Gélon, le tyran de Syracuse essaye d'unifier l'île. Il a obtenu le soutien de plusieurs cités grecques. Ce changement modifie considérablement la nature du conflit !

— La victoire nous offrira l'île ! Toute la Sicile serait à notre merci. Ce qui mettra fin à cette guerre qui ruine nos trésors et notre commerce.

— Si nous sommes convaincus, qu'en est-il de nos préparatifs ? Et qui allons-nous envoyer à la tête de nos troupes, as-tu des candidats à proposer ? demanda Malchus.

— Combien d'hommes devront nous engager, et combien de vaisseaux pour les transporter et transporter les provisions ? enchérit Bomilkart.

— Mes frères ! Vénérables suffètes ! Il faut d'abord voter pour la guerre en Sicile ! Je vous le dis, insista le suffète Magon.

Les suffètes karthaginois, réunis en conseil pour débattre des opportunités de la guerre, qui semblait inévitable, devaient



se prononcer sur le sort des Grecs depuis que ces derniers avaient osé pénétrer dans la zone d'influence de Karthage sans préavis. Deux clans s'opposaient et l'habile Magon, ayant déjà pris son parti, ne ménageait aucun effort pour contenter les deux clans et obtenir le feu vert pour des opérations de vendetta. Les Phocéens, après avoir établi leur base commerciale à Massalia, s'étaient installés en Corse pour y fonder une nouvelle colonie et encourageaient les actes de piraterie sur mer qui nuisaient beaucoup à ses affaires personnelles.

— Notre flotte est puissante. De plus, nous avons l'appui des Étrusques pour engager le combat et intervenir militairement contre nos nouveaux ennemis !

— Et quelle est la situation en Sicile ? demanda Hanna, sensible au sort des expatriés qu'il avait implanté personnellement lors d'une conquête précédente. Il représentait l'opinion opposée à une guerre maritime contre les Phocéens.

— Nos comptoirs sont menacés par l'expansion grecque, mais la situation est un peu différente, répliqua Magon, qui savait à quoi voulait en venir son adversaire au sénat.

— Différente en quoi ? Puis-je obtenir au moins une explication plausible ?

— Bien sûr mon cher Hanna ! Mais tu connais la situation en Sicile mieux que quiconque ici ! Nous nous sommes repliés dans la pointe ouest de l'île et nos colons résistent tant bien que mal, aidés en cela par les chars de guerre numides envoyés par Aylimas !